

MUSIQUE

ZEENA PARKINS + IKUE MORI

Au Casino Théâtre
Mercredi 7 septembre

site officiel de Zeena Parkins : www.zeenaparkins.com

site officiel de Ikue Mori : www.ikuemori.com

Label : www.mego.at

Sur <http://sonhors.free.fr>

A propos de l'album **Phantom Orchard** de Zeena Parkins & Ikue Mori (2004)

Phantom Orchard est l'œuvre de deux figures majeures de la musique improvisée contemporaine. Zeena Parkins et Ikue Mori, un duo dont les collaborations ne datent pas d'hier, mais qui sort ici son tout premier album sous l'impulsion de Pita (Peter Rehberg), l'un des fondateurs du label autrichien Mego, dont le catalogue est clairement orienté vers les musiques électroniques.

Ikue Mori, d'origine japonaise s'installe à New-York en 1977, où elle forme avec Arto Lindsay et Tim Wright le groupe DNA, l'un des fervents représentants du mouvement "no wave". Percussionniste de formation, elle rejoint progressivement le monde des musiques improvisées et collabore avec de nombreux musiciens (Catherine Jauniaux, Fred Frith, John Zorn, Martin Tetreault, Diane Labrosse, Kim Gordon, DJ Olive). Depuis quelques années, elle délaisse les boîtes à rythme pour se lancer dans l'aventure du Laptop. L'ordinateur lui permet d'enrichir considérablement sa palette de percussions électroniques.

Zeena Parkins commence, quant à elle, par des études de piano classique qui ne lui donneront pas satisfaction. Logiquement, elle change radicalement de style et décide d'exploiter le potentiel des nouvelles technologies au travers des lutheries électroniques et de la harpe électrique dont elle devient la véritable pionnière. Très active sur la scène impro-rock, ses collaborations sont innombrables, ce qui ne l'empêche pas de s'engager également aux côtés de Bjork pour l'album **Vespertine**.

La musique de **Phantom Orchard** est paisible et angoissante, parfois chaotique, et composée d'une myriade de sonorités, d'une variété étonnante. Le mélange des palpitations électroniques et de la harpe classique, font de **Jezebel** un remarquable thème d'ouverture. Savage flower poursuit la symbiose avec la présence d'un piano "théâtral" progressivement absorbé dans une pluie fine de composants électroniques. Il s'y passe quelque chose, comme une alerte paisible. Les titres suivants sont du même acabit, véritables intermèdes fantomatiques où se combinent manipulations subtiles de la technologie numérique et intrusions de sons acoustiques et analogiques totalement désorientés. Pendant que Ikue mori pilote son Laptop avec maestria pour nous distiller des percussions électroniques, Zeena Parkins s'en donne à cœur joie, avec un instrumentarium impressionnant : harpe classique, harpe électrique, mellotron, piano et vieux synthétiseurs analogiques (Moog III, Buchla séries 200...).

Un album dont on sort rassasié et qui donne envie de découvrir plus profondément l'univers des musiques improvisées. Ce qui frappe également, c'est la maîtrise, la dextérité dans l'art de dérouler les compositions, à aucun moment, on a envie de dire : *"tiens ici, il aurait été judicieux de faire ceci ou cela, ce rajout n'était pas nécessaire.."*. L'imposant passif des deux femmes, dans l'exploration des musiques avant-gardistes, aux côtés notamment de Fred Frith, Elliot Sharp, Kaffe Matthews, Tom Cora, David Shea, John Zorn, y est sans doute pour quelque chose ! Trente ans d'un parcours musical aventureux qui laisse place à une maîtrise dont nous sommes les bénéficiaires bien heureux.

Octobre 2004, Zeena Parkins et Ikue Mori font la couverture du magazine londonien The Wire (*). Espérons que cette reconnaissance donnera l'envie à nos deux musiciennes de poursuivre cette symbiose vers de nouvelles directions, avec pourquoi pas un instrumentarium en partie renouvelé... la communion est telle que la magie devrait opérer de nouveau ! Phantom Orchard est une réussite totale. A coup sûr l'un des meilleurs albums de l'année 2004 !

(*) : Wire n° 248, octobre 2004

Sur www.liabilitywebzine.com

Fabien, à propos de **Phantom Orchard**, le 15-09-2004

Ce n'est pas la première fois que Zeena Parkins et Ikue Mori (DNA, Tohban Djan) travaillent ensemble mais c'est sans doute la première fois qu'elles s'associent pour la création d'un album. Zeena Parkins avait déjà collaboré à des albums de Ikue Mori (**B/Side** et **Hex Kitchen**) et les occasions ne furent pas rares où les deux femmes se sont retrouvés autour de projets aventureux comme pour l'Ensemble Modern avec Fred Frith (**Traffic Continues**). Il n'est donc pas question ici que l'une soit l'invitée de l'autre, les deux femmes forment une symbiose comme il peut en exister dans certains vieux couples. Le parcours aventureux de ces deux vétérans des musiques avant-gardistes peut donner une idée de ce que l'on va trouver sur ce disque qui paraît sur le non moins exigeant label autrichien Mego.

Phantom Orchard est donc un album de musique électronique pour le moins expérimental. Ikue Mori a troqué sa casquette de percussionniste pour celle d'un bidouilleur électronique aux tendances lunaires, abstraites et contemplatives. Comme à son habitude Z.Parkins s'accroche à sa harpe, piano et autre mellotron mais elle ne rechigne pas à s'aventurer sur des sentiers plus synthétiques. Le duo donne à leurs compositions un côté des plus tonal et flottant comme si on naviguait dans des eaux

froides et mystérieuses dont on arrive pas à sonder la profondeur. Parfois on a l'impression que certains morceaux comme **Ghostlake** illustreraient à merveille les films de David Lynch. On reste alors subjugué par cette approche hallucinée. C'est beau et inquiétant à la fois mais chacun des morceaux arrivent à vous pénétrer au plus profonds de vous même. Encore une fois les deux musiciennes ne déçoivent pas. **Phantom Orchard** est à rajouter à l'édifice déjà important construit depuis presque trente ans par Z.Parkins et I.Mori. Il n'y a rien à dire finalement, c'est du travail d'orfèvre, au millimètre, net et sans bavure. Mêmes si les deux femmes naviguent dans des eaux troubles je veux bien m'y baigner tous les jours.

sur <http://www.archipel.org>

Patrick Bœuf

Quand Ikue Mori quitte Tokyo en 1977 pour s'installer à New York, elle n'imagine pas que l'année suivante, elle montera avec Arto Lindsay et Robin Crutchfeild, le désormais mythique groupe *DNA*, pionnier en bien des sens. Elle n'a jamais touché de batterie, pas plus que Lindsay n'a touché de guitare mais ils fondent avec *Mars* et *The Contortions*, la base essentielle de la No Wave. Leur large répertoire joue du contraste : un côté mélodique, presque mélancolique, développé par le chant de Lindsay, inspiré de la bossa-nova, et une musique extrêmement noise pour des formats très brefs. Son jeu de batterie féroce, déjà presque exclusivement centré sur les toms, est influencé par la tradition de percussion japonaise du « Taiko ». A partir de 1983, elle engage une première série de collaborations avec des musiciennes au sein des trios *Electric Fukoko*, avec Luli Shioi et Kumiko Kimoto et *Sunset Chorus*, son pendant américain, avec Susie Timmons et Cinnie Cole. A la même époque, elle rencontre John Zorn et participe aux sessions du disque *Locus Solus*, donnant à la musique du trio (Zorn, Mori, Wayne Horwitz) une couleur. Elle multiplie très vite les rencontres improvisées, jouant avec Fred Frith, Lindsay Cooper, Tom Cora, Zeena Parkins, Jim Staley... et acquiert, en 1986, sa première boîte à rythme.

Son jeu, sur les deux types d'instruments, s'est considérablement allégé et gagne cette qualité cristalline qu'on peut entendre sur les chansons atypiques, interprétées en duo avec la bassiste Luli Shioi. *Tohban Djan*, septet exclusivement féminin, évolue dans un univers musical aux voix intimistes soutenues par d'étranges rythmes de peaux frappées et de textures électro-digitales. Les deux femmes rencontrent en 88, Sato Michihiro, joueur de tsugura shamisen, au sein des joutes organisées par Zorn, qui opposent Sato au petit monde de l'impro new-yorkaise. A cette époque, Zorn la sollicite parmi tant d'autres improvisateurs pour la conception de ses nombreuses musiques de films, où elle ne joue déjà plus que de la boîte à rythmes, dès lors son unique instrument.

Elle participe aux expériences d'improvisation dirigée de Zorn, les fameux **Cobra** et autres **Game pieces**. Au début des années quatre-vingt-dix, commence pour Ikue Mori une série de collaboration avec de grandes dames de la voix improvisée. Avec Tenko, elles puisent dans le creuset ethnique mondial, le métamorphosant en un folklore à-venir sans frontière. *Vibraslaps*, avec Catherine Janiaux, intègre à son répertoire original des morceaux de *Tohban Djan*. Elle multipliera les collaborations et participations, en particulier au sein des projets de labels de Zorn, Avant et Tzadik. En 1993, Butch Morris l'invite à rejoindre une formation internationale pour une de ses conceptions et Derek Bailey la sollicite pour sa *Company Week*.

Seize ans après *DNA*, Mori sort son premier disque comme leader. Sur une bande échantillonnée et répétitive de percussions électroniques hachées, Robert Quine et Marc Ribot improvisent un climat western spaghetti, dont certains morceaux frôlent déjà le climat death ambient à venir et amorcé par

Frith et Mark Dresser en concert à la Knitting Factory trois ans auparavant. Les deux années suivantes, elle produit *Hex Kitchen*, où elle ne joue plus que de ses drums machines et de ses sampleurs. Elle nous offre deux disques du trio *Death Ambient* avec Kato Hideki et Fred Frith sur le label Tzadik, aboutissement des recherches passées. Ces improvisations sont des broderies étranges, intenses et souvent sombres, mais pas morbides. Garden, production plus aérée, multiplie les sons mêlés de bois frappés, de peaux vibrantes en résonance répétitive et de grattements divers, et donne à entendre un travail très personnel et novateur, produit exclusivement à l'aide de boîtes à rythmes et de sampleurs.

Voir Ikue Mori en solo est une expérience agréablement déstabilisante. L'image d'un patio (plutôt que d'un jardin) vient à l'esprit, un univers intérieur restreint, s'ouvrant sur le solaire. La musique s'organise en esquisses inachevées, ne prenant corps que dans leurs sommes. Haiku percussif, effluve de tambour taiko, échantillon de bruits urbains reconstruits, Ikue Mori ne laisse jamais notre horloge biologique vibrer et s'installer dans la transe percussive. Elle nous oblige sans arrêt à recalculer notre pulsation interne à ce rythme suivant, en rupture, qui porte pourtant en lui trace du précédent.